

L'hiver culturel

Marie-Noëlle Ryan

Numéro 20, octobre–novembre 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

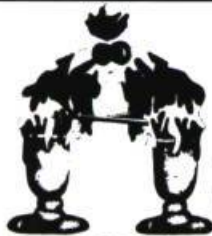
Citer cet article

Ryan, M.-N. (1985). L'hiver culturel. *Nuit blanche*, (20), 42–44.

L'hiver culturel



Photo Josée Lafortune



chaque époque son vocabulaire, ses expressions fétiches, puisque à chaque époque ses préoccupations, ses ambiances, ses modes. On voudrait ne pas l'utiliser qu'il use malgré tout nos oreilles. J'userai, quant à moi, ma plume sur l'une des expressions qui désigne notre époque elle-même, le «post-moderne», la nouvelle sauce «branchée» qui accommode tous les restes. Je ferai comme tout le monde, je l'utiliserai dans plusieurs sens, sauf l'original...

«Post-moderne»: après le moderne, mais aussi *littéralement* après ce qui se fait, après l'actuel, après nous-mêmes. Ironie ou fin de l'histoire, la course mercantile aux avant-gardes, à la

nouveauté, comme la course aux armements, prend tellement de vitesse dans le virage (ajouter «technologique» serait ici pléonastique), qu'elle se projette au-delà du temps lui-même. Nous sommes propulsés au musée de notre histoire, avant même d'avoir eu à la vivre. Le «post-moderne», économie du vécu, évacuation de la découverte comme de l'erreur, du plaisir comme de la douleur. À l'image du rapport amoureux (*sic*) d'aujourd'hui — ou bien est-ce l'inverse? —: être à la mode aujourd'hui, c'est être démodé demain; aimer, c'est ne plus aimer un jour. D'où projection en avant, *après*, qui évite l'engagement dans le présent, qui évite l'échec anticipé et assure la sauvegarde de l'âme, de l'image (être aux avant-gardes, c'est se prémunir du

dépassement). Sécurité: justification officielle du non-engagement, justification de la course aux armements... Nous n'aurions donc plus à vivre notre propre époque puisqu'elle nous a déjà devancés, nous n'avons plus à être, puisque tout est déjà, n'avons plus rien à dire puisque tout a déjà été dit. «Nous avons tout dit. Nous n'avons rien dit.» (Godard, *Prénom Carmen*). Tout dire, tout faire, le trop-plein est devenu l'équivalent du vide.

Le «post-moderne», SF du présent, est un des résultats de la prolifération et de l'éclatement des modèles culturels, dénouement de la surexploitation de la culture comme marché, de la surenchère des modes¹. Prolifération et surenchère des produits «culturels», prolifération et surenchère des armes: de part et d'autre, il s'agit évidemment de marché, de spéculation, de bluff...

Fuite vers l'avant, projection au-delà de la crise qui affecte notre réalité, notre identité, surproduction et surexploitation de toutes les avenues exploitables: excès d'anticipation, excès de différences, tout se vaut et rien ne dure. Pourquoi alors investir autre chose que de l'argent (quand on en a, ce qui est moins évident)?

«A cause without a rebel»

«Nous avons tout dit. Nous n'avons rien dit.» Évidemment, *tout* n'a pas été dit, tout resterait à faire. Mais que peut-il bien nous rester de *propre*, de *singulier*? Questionnement traditionnel: chaque génération le refait pour elle-même, mais il est cette fois moins banal et plus grave. À plusieurs de ceux qui aujourd'hui veulent encore donner à voir, donner à penser, à sentir et à être, il semble inévitable de ne pouvoir que donner à revoir, à repenser, à *paraître*. D'où ces innombrables «néo-...» et «retour à...»² qui font de la citation et de la référence pratique courante. On comprendrait mieux s'il s'agissait de remises en question. Il n'est pas suffisant de dire que ces récupérations du passé interviennent comme les remises en question des trop radicales *tabulae rasae* du modernisme. Car ces récupérations se limitent aux *formes*, sans jamais (ou si peu) reprendre en même temps les contenus qui les habitaient avant³. Le «post-moderne», paradoxalement, revient au passé, le ressuscite, non par conviction cependant, mais bien plutôt *par nostalgie*. Nostalgie du temps où on n'avait pas encore disqualifié toute possibilité de discours, toute prise de position qui s'affirme comme telle.

Projection en avant, retour au passé, *mais qu'en est-il donc de notre présent?* Comment par ailleurs poser la question de sa *valeur*? Seule question qui ait une importance réelle et pourtant celle qui est la plus éludée (question nécessaire mais aussi peut-être impossible puisque la réponse semble toujours réservée aux successeurs). La valeur est un mot peut-être vide de sens, trop éclaté, dis-

sous dans la multiplication et la prolifération des sens. Plus de valeurs sûres, que des valeurs relatives, plus de sens mais des sens, plus une mode mais des modes, plus un courant mais des courants. Il n'y aurait donc plus de revirement possible, de retour au sens, car si tous les sens sont possibles, comme toutes les modes et tous les modèles, ils sont donc tous équivalents. Si tout est équivalent, relatif, il n'y a, à la limite, plus rien à ajouter, rien de plus à faire ou à vivre qui ne soit, comme le reste, équivalent, *indifférent*. Seules les formes se distinguent, différent, sur les âmes mortes des contenus. Préséance des effets sur les causes, de l'apparence sur l'être⁴.

En somme, l'esthétique se serait substituée à l'éthique, la forme au fond. Mais ici, rien d'insignifiant: si la forme prime, c'est précisément pour masquer ce manque d'être qui semble définir l'actuel, pour voiler le vide — ou la confusion, ça revient au même-, les fondations absentes (celles-ci n'étaient-elles que fictions elles-mêmes, elles n'en avaient pas moins de réalité et d'unité). Masquer aussi la peur de *dire*, d'affirmer quelque chose. Fascisme de l'image plutôt que du sens, qui oserait dire lequel est moins grave?

L'avenir d'une désillusion

La préséance de l'apparence, de l'image sur le sens, prend une de ses formes les plus «tragiques» et les plus curieuses dans ce qu'il convient de nommer le «retour du religieux», tel qu'il s'observe un peu partout en arts, en littérature, en sciences humaines. Il se découvre comme une nostalgie qui crie à l'absence: absence de passion, de «foi» (il ne s'agit en rien d'un retour de la foi), de projet, d'espoir. Absence aussi de brûlure, de risque, d'engagement. Nostalgie d'un élan vers (une espérance) et d'une assise (une foi). Les retours au passé, les projections vers notre succession sont les fantômes des gestes perdus, des modèles partagés, des identités culturelles et sociales. Manifestations effrénées pour détourner l'attention de ce présent vidé de substance. Un présent qui ne se croit pas lui-même, qui investit sa seule énergie à se fuir, à fuir son vide, sa confusion. Le «retour du religieux» n'est en fait qu'un retour aux signes du religieux, comme une curiosité vers une réalité oubliée (curiosité pour les discours et les actes qui se prenaient au sérieux, qui avaient un sens intrinsèque), perdue, disqualifiée. Comme l'amour. Le retour du religieux, comme le retour du romantisme, sont des retours factices; je ne sais personne pour y croire sincèrement. Plusieurs pour l'espérer toutefois. Mais l'espoir se sait vain et désespère de jamais retrouver quelque «naïveté».

Hors des références à l'histoire, au passé, hors des emprunts aux autres cultures (*celles-ci* traditionnelles: japonaise, africaine, pri-

mitives), hors des pastiches et des récupérations, qu'avons-nous donc de *neuf* à dire, *que voulons-nous dire?*... Qu'oserons-nous dire?

Notre culture mourra peut-être des excès de sa production, de l'éclatement de ses mythes, de leur prolifération. La vie culturelle aujourd'hui semble vide de sens, mais par excès de sens, par confusion des sens. Le «post-moderne» la projette hors d'elle-même et capitalise sur sa mort potentielle. Le «post-moderne», c'est l'hiver culturel, dénouement final de la course aux modes et modèles, de la course en avant, à toute vapeur, qui fait l'économie de ce qui serait à vivre.

Parler de «post-moderne» ou parler de l'hiver nucléaire, ça se ressemble: ça suppose que l'holocauste est une possibilité concrète, ça suppose que la vie culturelle, comme la vie tout court, risque de se survivre, monstrueuse, vidée de son sens. De son sang! ■

Marie-Noëlle Ryan

1. De l'extrême pauvreté à l'extrême richesse: surenchère de la culture ou culture aux enchères, East Village, caricature par excellence: une «époque» y est affaire de quelques semaines.

2. Par amour des étiquettes? La liste est trop longue pour être insignifiante: néo-psychédéisme, néo-figuratif, néo-expressionnisme, néo-romantisme, néo-classicisme, néoïsme. Retour de la passion (?), retour du religieux, retour du figuratif.

3. Le néo-psychédéisme qui envahit vitrines et musique populaire en est l'exemple le plus cynique: fleurs, couleurs vives, «peace and love», cheveux longs: *de quoi* sont-ils les signes? Qui peut reprendre à son compte les contenus, les propositions qui les avaient fait naître à l'époque?...

4. À la priorité du «plein la vue», de la séduction des images et des formes, répondent de nombreux déploiements de moyens et d'imaginaire. Le technologique envahit le domaine créateur mais, parallèlement à de réelles innovations instrumentales, peu de substance passe à l'être. Je pense à des productions comme celles de Michel Lemieux, au Rail et au *Marat-Sade* d'Espace libre. Toutes productions qui donnent à voir. Mais symptomatiquement et malgré leurs prétentions, elles donnent peu à penser ou à *sentir*. Et ce n'est pas parce que le technologique est en lui-même vide de sens qu'il faut conclure que son utilisation l'est aussi. Rien de plus «technologique» que certaines pièces de Laurie Anderson, rien de plus dépouillé aussi et pourtant, rien de plus rarement senti...

Les connivences



Pour les enfants de la télévision et ceux plus contemporains de l'informatique et du vidéo-clip, la littérature avec un grand L, c'est comme l'amour avec un grand A, ça dégage un étrange parfum d'histoire ancienne. Toute soumise qu'elle est aux appels univoques du dieu-progrès, la vie moderne digère plutôt mal les attermoissements de la mémoire. Racine et Corneille peuvent dormir en paix, plus personne ne remue leurs vers. Rilke est d'un romantisme suranné et Yourcenar, d'une autre époque.

Séduites par les oreilles très *design* d'un certain Spock et nourries en bas âge aux prouesses des petits mickeys de la bédé, rien d'étonnant à ce que les nouvelles générations préfèrent les biceps redondants de Mad Max aux souffrances du jeune Werther. Autres temps, autres moeurs.

Trop étriquées dans un corset sémantique et esthétique plusieurs fois centenaire, la

grande littérature s'est fait déborder, depuis une vingtaine d'années, par une série de nouvelles aventures textuelles en prise directe sur les réalités contemporaines et le développement mass-médiatique. Pour nommer toute cette littérature où se côtoient le meilleur et le pire, un mot s'est imposé, sectaire et marginalisant: paralittérature. Ce concept fourre-tout recoupe les disciplines à la périphérie de la littérature «officielle» comme la bande dessinée, le dessin animé, la chanson, la science-fiction, le roman-photo, etc.

M. Robert définit la paralittérature comme «l'ensemble des productions textuelles sans finalité utilitaire et que la société ne considère pas comme de la *littérature*». Définition somme toute assez aimable si l'on se réfère à la mauvaise réputation que le terme a longtemps traînée dans les salons: littérature mineure, bâtarde, basement